

« Vous avez reçu gratuitement... donnez gratuitement. »

Dimanche 16 aout Matthieu C15 Versets 21 à 28

Père Philippe

Ce soir-là, un de ces soirs où le Ciel lui-même semble retenir son souffle, comme las de juger ou peut-être de pardonner, la file des âmes s'allongeait, lente et silencieuse, devant les portes de l'Éternité. On y murmurait, on y doutait. L'une se tordait les mains en cherchant dans sa mémoire quelque bonne action, quelque aumône oubliée qui pût peser dans la balance. Une autre, plus hardie, affirmait, les lèvres tremblantes : « Moi, j'ai accompli mes devoirs. J'ai jeûné, prié, communiqué... » Et déjà, une troisième, le visage creusé par l'angoisse, lui répondait : « Et si ce n'était pas assez ? Et si, au fond, tout cela n'était que cendre ? »

C'est alors qu'elle apparut, cette ombre légère, vêtue encore de la simplicité des carmélites. Ses yeux avaient vu si loin dans l'amour. Ils brillaient d'une lumière étrange, comme ceux des enfants qui savent un secret trop grand pour eux.

- Qui êtes-vous ? lui demanda-t-on.
- Je suis Thérèse, une petite carmélite de Normandie.

Un frémissement parcourut la file. « Ah ! Vous, au moins, vous devez être tranquille... Vous avez vos mérites, vos sacrifices, vos nuits de prière... »

Elle sourit, et ce sourire était une blessure d'humilité.

- J'ai tout cela, oui. Et bien plus encore que vous ne pouvez imaginer. Mais voyez-vous, je ne veux rien en présenter. Rien. Pas même l'offrande de ma virginité, pas même l'ardeur de mes veilles. Non, je veux me tenir devant la Trinité bienheureuse les mains vides, les mains ouvertes, comme un mendiant sous la pluie. Je ne lui demanderai pas de compter mes œuvres. Elles sont trop pâles, trop mêlées de misère pour L'emporter. Je Lui dirai seulement : « Mon Dieu, je me revêtirai de Ta Justice, et c'est de Ton Amour seul que j'attends la possession éternelle de Toi. »

Et voilà qu'en écoutant ces paroles, je pense à cette Cananéenne, cette étrangère au sang impur, qui osa crier vers le Christ : « Aie pitié de moi, Seigneur ! » L'une implore le salut de son âme, l'autre celui du corps de sa fille. L'une parle de l'éternité, l'autre d'un repos terrestre. Et pourtant... n'est-ce pas le même cri qui monte vers Lui ? Le même abandon ? La même folie de confiance ?

Qu'avons-nous, en effet, à Lui offrir ?

Nos vertus ? Mais elles sont à Lui, ces vertus et si souvent souillées par notre orgueil.

Nos sacrifices ? Ils ne valent que par Sa grâce.

Nos péchés pardonnés ? C'est encore Lui qui les a lavés dans Son Sang. Et que pèsent nos pauvres mérites face à l'abîme des biens que nous aurions pu faire, que nous aurions dû faire, et que nous n'avons pas fait ?

Rien. Nous n'avons rien à présenter. Rien qui ne soit déjà à Lui.

Alors, à quoi bon ? À quoi bon persévérer, si tout est grâce ?

C'est là que le piège se referme, et que l'orgueil, ce vieux serpent, siffle à notre oreille : « Si Dieu donne tout, à quoi bon agir ? » Comme si la gratitude n'était pas elle-même un feu dévorant ! Comme si l'amour, une fois embrassé, ne nous jetait pas en avant, les bras chargés des dons de Dieu, non pour les monnayer, mais pour les répandre, éperdus, dans le creuset du monde !

Thérèse l'avait compris, elle qui écrivait : « Je veux travailler pour Ton seul Amour, dans l'unique but de Te faire plaisir, de consoler Ton Cœur Sacré, et de sauver des âmes qui T'aimeront éternellement. » Pas pour mériter. Pas pour accumuler. Mais parce que l'amour, quand il est vrai, ne peut que brûler, que servir, que se donner.

Les grands de ce monde, eux, négocient leurs parachutes dorés. Ils calculent, ils s'assurent, ils achètent leur sécurité contre l'inconnu. Mais nous ? Nous n'avons pas de filet. Rien. Que cette certitude : la mort peut venir cette nuit, ce soir, dans une heure et nous n'emporterons que nos mains nues, notre cœur nu. Alors, apprenons à sauter. Apprenons à nous jeter, les yeux fermés, dans le vide de la confiance, car Il est là, le Père, les bras ouverts, plus large que nos chutes, plus fort que nos doutes.

« Aux uns les chars, aux autres les chevaux... à nous d'invoquer le Nom du Seigneur. » « Sauve-moi, non à cause de mes œuvres, mais à cause de Ton Amour. »

Oui, nous sommes des mendiants. Et les miettes de Sa table nous suffisent. Assez pour nous remplir. Assez pour nous brûler. Assez pour que, à notre tour, nous tendions les mains aux autres, en répétant, éblouis : « Vous avez reçu gratuitement... donnez gratuitement. »